

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc.. have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [169]- 180 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, payable
d'avance, comme suit :

CANADA.....\$2.00

ETATS-UNIS...\$2.20

EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conformeront point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLES.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRATEUR
du *Foyer Domestique*, à Ottawa,
franc de port.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

Rédigé par un Comité d'Ecrivains Catholiques.

Galerie Nationale.

MONTCALM.



Le marquis de Montcalm, officier français plein de mérite, naquit en 1712 au château de Candiac près de Nîmes. Après avoir combattu avec honneur sur les champs de bataille d'Italie et d'Autriche, il vint en 1756 mettre son épée au service du Canada sa nouvelle patrie.

Alors au pouvoir d'un infâme ministre, dirigée par un gouverneur faible, qui ne pouvait du reste espérer ni aide ni protection d'un monarque insouciant et corrompu, la colonie ne devait pas tarder à tomber aux mains de l'Angleterre qui s'acharnait à sa conquête comme le tigre altéré de sang à la poursuite d'une proie facile. Le génie de Montcalm seul retarda de quelques années sa ruine désormais inévitable.

Dans une longue série de sanglants combats le vaillant guerrier sut prouver à l'orgueilleuse rivale de la France, qu'il n'avait pas renoncé à son titre de fils des croisés. Mais les victoires de Chouaguen et de Carillon ne firent qu'augmenter la fureur du léopard britannique. Par le désastre de 1759, Wolfe réalisa enfin les ambitieux projets de l'Angleterre. En cette année néfaste, dont tout canadien-français garde tristement le souvenir au fond de son cœur, le marquis de Montcalm termina sa

glorieuse carrière sous les murs de Québec.

De toute la cohorte de braves il fut l'un des derniers dont la renommée jette un rayon de gloire sur les anciens jours de la colonie. Lorsque après la défaite des plaines d'Abraham, Montcalm, blessé à mort, laissa tomber sa loyale épée, la France sentit que sa puissance sur le continent américain lui échappait à jamais ; le drapeau blanc privé de défenseurs mais noirci et d'échiqueté par la mitraille, fut bientôt arraché du sommet de l'antique citadelle canadienne, les navires français ne visitèrent plus nos bords et en vain dans la suite le "vieux soldat de Carillon" gravit le raide sentier de la falaise et scruta l'horizon lointain ; là, une main appuyée sur son fils, de l'autre pressant la pierre du rempart, en vain il s'écria :

Dis moi, mon fils, ne paraissent-ils pas? (1)

Le Chevalier de Lévis.

A la nuit tombante du 8 septembre 1760, l'armée anglaise disséminée dans Montréal, pouvait apercevoir les flammes rouges des bivouacs français de l'île Ste-Hélène. Deux mille soldats étaient là ; les feux éclairaient vivement un groupe nombreux et des silhouettes éparses tranchant sur les ténèbres. C'était le seul obstacle que l'Angleterre devait encore briser pour compléter la conquête du Canada. Soudain un long cri d'enthousiasme s'éleva du cercle jusqu'alors silencieux ; la masse d'hommes s'agita, les foyers jetèrent un rif

(1) O. Grémazie.

reflet sur les ondes du St-Laurent et ce fut tout..... le calme se rétablit.

Que s'était-il passé ? Si, quelques instants auparavant, nous nous étions glissés à travers les joncs qui couvraient, à cette époque, les abords de l'île Ste-Hélène, nous aurions entrevu le chevalier de Lévis, fièrement placé au milieu de sa poignée de braves, de cette héroïque phalange, de ce bataillon sacré dont le front superbe d'orgueil national, refusait de se courber sous le coup brutal du vainqueur, peut-être alors aurions-nous saisi les paroles suivantes :

“Soldats, nous avons jeté notre dernier cri de guerre, livré notre dernier combat, chanté notre dernier triomphe. Désormais nos fidèles épées vont pendre inutiles à nos côtés. Le guerrier français n'aura plus d'abri sur cette terre qu'il a fertilisée de ses sueurs. Qu'au moins nos drapeaux arrosés de notre sang n'aillent pas orner les trophées de l'Anglais. Livrons aux flammes ces compagnons de notre gloire ; eux au moins ne connaîtront pas la honte de la reddition.”

L'immense clameur entendue de Montréal avait alors été lancée dans la nuit calme, et ces héros, mornes et sombres, contemplèrent leurs drapeaux disparaissant au milieu du brasier.

Dans cet épisode, où l'on croirait revoir le héros des Thermopyles, se peint admirablement le noble caractère du chevalier de Lévis, officier français qui, le dernier, rendit l'épée.

Arrivé au Canada en 1756, avec le marquis de Montcalm, il partagea toute la gloire de ce grand homme à Carillon et, quelques années plus tard, il vengea la défaite des “Plaines d'Abraham.” En 1760, il revit la France. Plus heureux sur les champs de bataille européens, en 1783, il reçut le titre de maréchal de France, celui de duc l'année suivante. La ville d'Arras, où il mourut en 1787, lui fit de magnifiques funérailles. Encore un brave Canadien-Français dont vous devez garder le souvenir ; car, lui aussi, bien des fois répéta notre noble devise : RELIGION, PATRIE, HONNEUR

(Extrait de la *Voir de l'Ecolier*, de Joliette.)

Pensée.

L'étendue du royaume de l'homme c'est la foi ; sa largeur, l'espérance ; sa hauteur, la charité ; sa profondeur, l'humilité.

Petites fleurs de saint François-de-Sales.

François n'aimait pas seulement les pauvres, il aimait la pauvreté ; il remerciait DIEU de l'avoir privé des riches revenus de son évêché, dont les calvinistes de Genève s'étaient emparés au profit de leurs ministres, et il n'était jamais plus heureux que lorsque sa bourse avait été vidée par l'aumône, ce qui lui arrivait souvent. Alors son cœur nageait dans la joie et il s'écriait avec l'accent du saint patriarche d'Assise, son patron : “O pauvreté, que tu es un grand bien, mais que tu es peu connue ! Je l'aime bien, la pauvreté, car qui n'aimerait celle que Notre-Seigneur a tant chérie, et qui lui a tenu si fidèle compagnie durant les jours de sa chair et de sa conversation parmi les hommes ! Mais, à dire le vrai, je ne la connais pas trop bien, car je ne la vis jamais de tout près, et je n'en parle guère que par oui-dire.”

Le brave George Rolland, son économe, n'était pas du même sentiment et lui témoignait de l'humeur quand il n'y avait plus d'argent au logis.

—“ Ne vous fâchez pas, lui disait le Saint en souriant ; nous ressemblons d'autant mieux à notre divin Maître, qui n'avait pas où reposer la tête.

—Mais, répliquait Rolland, où prendre de quoi faire face aux dépenses de la maison ?

—Il faut vivre de ménage, reprenait le Bienheureux.

—Vraiment il est bien temps de ménager quand il n'y a plus rien.

—Vous ne m'entendez pas ; il nous faut vendre ou engager quelque pièce de notre ménage pour vivre ; cela, mon bon ami, n'est-ce pas vivre de ménage ?”

“ Voyez-vous, disait-il encore, les richesses sont de vraies épines, elles piquent de mille manières : par les peines qu'elles donnent pour les acquérir, par les soins qu'elles exigent pour les conserver, par les chagrins qu'elles causent quand on les perd. Quand on a de quoi se nourrir et se vêtir, que peut-on désirer au-delà ? Plus on possède, plus est grand le compte qu'il faut rendre.” Et il ajoutait avec un accent profond cette simple et grave parole que les chrétiens devraient souvent méditer : “ Certes, celui-là est trop avare, à qui Dieu ne suffit pas.”

Littérature.

[Pour le Foyer Domestique.]

ESQUISSE DE MŒURS.

SOUVENIRS d'un COLPORTEUR

(RÉCIT FAMILIER.)

TROISIÈME PARTIE.

Suite.

VI.

Surprise agréable.

En arrivant à Québec, je courus au bureau de poste où je trouvai ce que j'attendais avec tant d'impatience, une lettre de Rebecca, laconique, mais expressive. La voici :

« Cher ami,

« Ai-je besoin de vous dire que nous vous revoyons toujours avec plaisir, mon père et moi. Venez ; j'ai beaucoup de choses à vous dire. Seulement, il ne faut pas que cela vous chagrine, en égard au motif qui nous inspire, mon père et moi, seulement je vous prierai, pour ne donner aucune raison aux remarques plus ou moins malignes, pour n'offrir aucune occasion aux mauvaises langues de parler, je vous prierai d'accepter l'hospitalité que Bazile vous a offerte.

« Votre bien sincère amie,

« REBECCA BOLLV.

Mes préparatifs, on le conçoit, furent bientôt faits ; mais, avant de partir pour la ferme de Martial, je crus devoir raconter à mon père et à mon beau-frère le résultat de mon voyage chez mon nouvel ami Duvert. Mon père fut si transporté de joie qu'il m'embrassa et mon beau-frère me renouvela les offres bienfaisantes qu'il m'avait déjà faites à plusieurs reprises.

Décidément les nuages qui assombrissaient mon avenir se dissipaient ; le ciel s'était rasséréné ; je pouvais encore espérer de beaux jours.

Ma pauvre mère tant regrettée m'avait souvent répété ces grandes et belles paroles : mon cher enfant, n'oublie jamais la Ste. Vierge ; dans le bonheur, comme dans l'adversité, toujours tu la prieras. Je n'ai jamais oublié cette

pieuse recommandation. J'ai souvent, comme bien d'autres, négligé de rendre à Dieu ce que je lui devais ; mais mon culte, intérieur du moins, envers sa divine Mère ne s'est jamais refroidi. Dans toutes les circonstances, heureuses ou malheureuses, j'ai toujours eu une bonne pensée pour Elle

J'arrêtai en passant à la cathédrale où j'adressai au ciel une prière bien ardente.

Afin de me donner un prétexte aux yeux du monde, et de sauver les apparences, j'avais cru prudent de me charger de mon magasin ; mais, on le devine, c'était pure affaire de forme, car je n'avais pas l'esprit du côté des affaires commerciales.

Le temps était superbe, mais la chaleur étouffante. Il était dix heures quand je laissai la Pointe Lévis et près de six du soir lorsque j'arrivai chez Bazile, ruisselant de sueur et couvert de poussière.

Bazile était à sa porte. Il m'aperçut de loin et vint à ma rencontre en gambadant avec une joie presque enfantine.

— Vous voilà donc. Je pensais justement à vous, il me semblait que vous arriviez ; j'avais un doux pressentiment. Tout se réalise. Nous allons être heureux, ma femme et moi, et vous plus que nous encore.

— Comment cela, mon cher ?

— C'est que je vous ménage une Surprise, oh ! mais une surprise,..... Tenez, je suis presque jaloux de votre bonne fortune.

— Vous n'êtes pas capable d'être jaloux ; vous avez le cœur trop bien placé.

— Ça c'est flatteur, mais après tout c'est vrai.

— Et cette surprise ?

— Peuh ! vous le devinez un peu ; d'ailleurs pour qu'elle soit complète, je ne vous en dirai rien. Entrons et tenez votre cœur à deux mains pour qu'il ne s'échappe pas de votre poitrine.

Rébecca était seule dans le salon d'entrée, occupée à coudre. En m'apercevant elle jeta un cri et devint rouge comme une belle rose fraîchement épanouie.

— Mon Dieu qu'elle surprise, dit-elle en me tendant sa belle main que je pressai dans les deux miennes.

— Surprise agréable, Rébecca, lui demandai-je tout bas à l'oreille.

Elle me regarda avec une inexpri-

L'AIGLE ET L'ENFANT.

LEGENDE.

Paroles de *L. AUDIFFRET*

Musique de *A. DASSIER.*

Ce n'est pas sans raisons que les habitants des montagnes accusent les aigles de leur avoir enlevé des enfants. Le dernier fait de cette nature que l'on connaisse a eu lieu en 1838, dans le Valais. Une jeune fille âgée de cinq ans, nommée Marie Delex, jouait avec une de ses compagnes sur une pelouse de la montagne, quand tout à coup un aigle fondit sur elle et l'enleva aux yeux de sa jeune amie. Des paysans, accourus aux cris de celle-ci, cherchèrent en vain l'enfant; on ne trouva qu'un de ses souliers au bord d'un précipice.

F. A. POUCHET.

Andantino.

CHANT

Près du torrent du voi - si - na - ge,

PIANO. *mf*

Dont les flots creusent le gra-nit, Sur un chêne à l'é - pais feuil-la - ge,

sf Un pinson a-vait fait son nid. *dolce* Un en - fant tout jeu-ne qui pas-se,

cres.

Aus-si ro - se que le prin-temps, Un ai - gle qui franchit l'espa - ce,

L'a-per-çu-rent en mè - me temps.

sf *dim.* *pp* *ff*

The musical score consists of two systems. The first system has a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line starts with a fermata and a 'cres.' marking. The piano accompaniment features a treble and bass clef. The second system continues the vocal line and piano accompaniment, with dynamic markings 'sf', 'dim.', 'pp', and 'ff' appearing in the piano part. There are also some 'x' marks above the piano part in the second system.

I.

Près du torrent du voisinage,
 Dont les flots creusent le granit,
 Sur un chêne à l'épais feuillage
 Un pinson avait fait son nid.
 Un enfant tout jeune qui passe,
 Aussi rose que le printemps.
 Un aigle qui franchit l'espace,
 L'aperçurent en même temps.

II.

Quittant le sentier de la plaine,
 L'enfant se rapproche de l'eau,
 Puis grimpe jusqu'au front du chêne
 Pour saisir le nid de l'oiseau.
 L'aigle, à la serre meurtrière,
 S'abat sur l'arbre, et triomphant,
 Bientôt remonte dans son aire,
 Emportant le nid et l'enfant.

III.

Oh ! ne refusez pas de croire,
 Si triste que soit le tableau,
 A cette lamentable histoire
 D'un pauvre enfant de mon hameau.
 En proie à la douleur qui tue,
 L'an dernier, le long du torrent,
 Sa mère d'habits noirs vêtue,
 Me l'a racontée en pleurant.

mable tendresse. Cette réponse en valait bien une autre.

—Eh bien, vous ai-je trompé ? dit Bazile. Mais arrive donc, ma femme ; il nous vient providentiellement un ami que tu désires voir depuis longtemps.

Ah ! mais j'y pense, ces femmes, il faut toujours qu'elles se fassent un petit bout de toilette. Et comment nous trouvez-vous ici, ajouta Bazile, en ouvrant, avec un orgueil bien légitime du reste, les portes des quatre arpents du rez-de-chaussée.

—Mais très bien, très bien.

—Non, pas très bien, mais assez confortablement.

Et c'était vrai. Pas de luxe, mais partout une exquise propreté, un ordre parfait.

—Ah ! monsieur, quelle différence avec notre taadis de Beaumont ! Et c'est au noble père de Mlle Rébecca que nous devons tout ce bien-être.

—Non pas à mon père seulement, dit Rébecca avec un gracieux sourire, mais à votre travail, à votre belle conduite et à celle de votre digne épouse. Vous oubliez cela, Bazile.

—Mlle Rébecca, je vous l'ai déjà dit, vous nous gâtez, votre père et vous.

En ce moment mon hôtesse entra. Elle était sur un lit de mort lorsque je la vis pour la première fois ; je revis donc une toute autre femme. Ses inquiétudes et les chagrins l'avaient vieillie plus que les années ; mais elle avait dû être bien belle autrefois.

—Monsieur, dit-elle, ce nous est un grand plaisir de recevoir sous notre humble toit un ami que nous n'avons jamais oublié, qui a été pour nous si bienveillant, si généreux.

—Madame, vous exagérez ma générosité, mais non l'affection que je n'ai cessé d'entretenir pour votre famille.

—Ah, Monsieur, nous n'avons jamais eu de doute à cet égard ; mon mari a dû vous en dire quelque chose.

—Oui, Madame ; seulement, je le répète, vous outre mon mérite.

—Bon, bon, dit Bazile ; trêve de compliments. Femme, Mr. Marcel a fait une longue route ; l'estomac doit avoir besoin de quelque chose. Donc à manger ; ce sera plus substantiel que les compliments.

Du meilleur ! entends-tu ?

—Sans doute, du meilleur ; mais en été, à la campagne, on ne se procure pas ce que l'on veut.

—Monsieur excusera ; à l'impossible nul n'est tenu.

Et puis, ajouta malicieusement Bazile, Monsieur sera trop occupé d'ailleurs pour faire attention à la qualité des mets que nous pouvons lui offrir.

—Que voulez-vous dire, ? demandai-je !

—Demandez à ma femme, dit Bazile. N'est-ce pas Marguerite, que l'on disait, quand je te courtais, Bazile vie d'amour.....

—Tais-toi donc, bavard. Vous l'excuserez, Monsieur.

—Et c'était vrai, parbleu. Oh ! le fameux beau temps !...

Allons, femme, à la cuisine ; moi, je vais faire mon petit train. On nous excusera facilement, j'en suis certain, car je serais bien surpris si l'on n'avait à se dire quelque chose qui ne nous regarde pas.

Et nous restâmes seuls, Rébecca et moi.

E. L.

(A continuer.)

UNE PENSÉE.

Elle l'avait recueillie
Quand la brise attédie.
Promenait sur les fleurs
Du printemps les senteurs,
Une pensée fraîche et belle.
Depuis longtemps fanée.
Que mon cœur a gardée
Comme tout don qui rappelle

II.

Dit-elle : prends de moi-même
Cette offrande suprême.
Pour mon âme envolée,
Cette fleur fanée
Reclame une prière :
De ta sœur partie,
Dernier gage de vie
Conserve-le mon frère.

III.

Deux fois l'ombre du soir
Jetta son crêpe noir ;
Puis dans l'air serain
De l'humide matin,
Soudain gemit un glas.
Et quand revint la nuit,
Nous pleurâmes sans bruit
Sa place vide, hélas !

IV.

Lorsque parfois mon âme
Va dénuée de flamme,
S'abreuver de douleur
En cherchant le bonheur.
Un appui m'est resté
Sur la petite fleur
Que réchauffe mon cœur,
Oh ! combien j'ai pleuré !

St. Romuald, Avril 1878.

Collaboration.

CELEBRATION

DE

25^e ANNIVERSAIRE

D. L. A.

Fondation de l'Institut Canadien-Français
d'Ottawa.

La Convention.

(Suite.)

Discours de M. Chauveau.

M. le Président,

Messieurs.

Avant de faire quelques remarques sur les différentes recommandations contenues dans les conférences du Dr Larue et de M. Tassé, j'ai un devoir assez délicat à remplir.

Ce devoir aura un peu l'air de ce que l'on appelle *Oratio pro domo sua*, genre de discours que l'on écoute rarement avec faveur. Je suis certain que les deux habiles conférenciers n'ont en aucunement l'intention de déprécier ce qui s'est fait dans le département de l'instruction publique par le passé; mais on pourrait croire, après avoir entendu leurs dissertations, qu'il ne s'est encore rien fait pour l'établissement des bibliothèques de paroisses, ni pour la distribution de livres canadiens aux élèves des écoles.

Pour ce qui est des bibliothèques de paroisses, c'est mon prédécesseur, le Dr Meilleur qui les a établies. On se rappelle aussi que la législature votait chaque année des sommes assez considérables pour des instituts dans des centres de population rurale. Or on a trouvé que les secours donnés en argent pour ces deux sortes d'institutions, pour les instituts surtout, donnaient lieu à bien des abus.

J'ai recommandé vers ce temps la création d'un dépôt de livres, de cartes, de tout ce qui était nécessaire pour les écoles et les bibliothèques de paroisses. On connaît l'opposition qui fut faite à cette mesure, toutes les fois qu'elle a été recommandée. Placé à la tête des affaires comme premier ministre en même temps que comme ministre de l'instruction publique, je trouvais cette opposition fortifiée par les difficultés financières que présentait la dette non réglée de la Province, et en litige alors avec la Province d'Ontario. Plus heureux que moi, mon successeur a pu établir ce dépôt, qui lui permet de distribuer un plus grand nombre de livres. J'avais introduit, dès

le commencement la distribution des livres en prix par les inspecteurs, et durant les dix huit années de mon administration, j'ai fait distribuer ainsi 166,000 volumes, dont 32,500 avaient été imprimés dans le pays.

C'est avec le plus grand plaisir que je vois augmenter le nombre de livres canadiens ainsi distribués en prix, et j'espère qu'il en sera de même pour les bibliothèques de paroisses. Mais on me permettra de faire observer que jusqu'à ces dernières années, les livres canadiens propres à être ainsi distribués étaient peu nombreux et comparativement très coûteux.

Je vous assure que l'on se ferait une très grande illusion si l'on s'imaginait que la littérature canadienne pourra trouver tout le développement dont elle a besoin dans ces deux ressources, malgré leur incontestable utilité—et cela pour plusieurs raisons. Pour ce qui est de la distribution des livres en prix, comme il faut qu'il y ait une grande variété dans cette distribution, comme on ne peut donner le même livre à tous les élèves, ni donner deux fois de suite le même livre à un élève, on ne pourra jamais acheter un bien grand nombre d'exemplaires de chaque ouvrage.

Mais à part cette considération, il y en a une autre que M. Tassé a indiquée dans sa conférence. M. Tassé a dit avec beaucoup de raison qu'on ne pourrait point donner exclusivement des ouvrages d'auteurs canadiens en prix ou dans les bibliothèques de paroisses. Cela saute aux yeux. C'est la lecture des écrivains français qui a formé les écrivains canadiens; ceux du jour ont fait quelques progrès, non pas, je suppose par la lecture des auteurs canadiens qui les ont précédés, mais par la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature française. Avons-nous tous, tant que nous sommes, la prétention de nous poser comme les modèles et les seuls modèles de ceux qui se formeront plus tard? Il y eut un temps qui n'est pas très éloigné où personne ne voulait lire ce qui s'écrivait ici. Faut-il passer de suite et sans transition à l'autre extrême? N'est ce pas un peu comme cela que nous agissons en toute chose?

De plus, la nature même des livres qui peuvent être donnés en prix dans nos écoles restreindrait le rôle de notre littérature dans des bornes bien étroites.

Nos meilleurs ouvrages, comme *l'Histoire du Canada*, de M. Ferland, ne peuvent se donner qu'aux élèves les plus avancés. Quantité d'ouvrages, qui ne contiennent rien d'immoral pour le lecteur un peu plus âgé, ne sauraient cependant être mis entre les mains des enfants ou des jeunes personnes, en vertu de l'axiome formulé il y a si longtemps par Juvenal: *Maxima debetur puero reverentia*.

Il faut donc que la littérature tâche de se frayer d'autres voies, et ne compte pas exclusivement sur les deux ressources si précaires des bibliothèques de paroisse, et

des livres distribués par les inspecteurs d'école et les commissaires, quand même on y ajouterait encore celle des distributions de prix dans les maisons d'éducation, où les livres canadiens ont et auront peut-être longtemps encore, plus de peine à s'introduire pour les causes que je viens d'énumérer.

On a proposé comme un autre moyen les concours publics et les récompenses pécuniaires ou honorifiques. C'est là, en effet, un stimulant puissant à la production; mais ce n'est pas encore tout ce qu'il faut pour assurer le sort de l'écrivain, pour lui faire une carrière.

Disons-le franchement, ce qui manque surtout à notre littérature, c'est la librairie; ce qui fait défaut à l'écrivain, c'est le libraire, et c'est souvent l'écrivain lui-même, qui dédaigne de faire dans une certaine mesure le rôle de l'éditeur, qui compte trop sur le gouvernement, sur un cercle restreint d'abonnés toujours les mêmes et dont la munificence finit par se lasser.

Nos libraires sont sans doute une classe d'hommes aussi intelligents que toute autre classe; mais les conditions même de leur commerce, le goût général pour les publications européennes, font que la plupart d'entre eux ne se sentent point naturellement portés à pousser la vente des livres qui se publient ici, et qu'ils ne vendent qu'à une commission.

Il y a aussi une trop grande concurrence dans cette branche comme dans bien d'autres. Là où deux ou trois librairies suffiraient, il y en a une douzaine. L'on est obligé de joindre à ce commerce différentes autres industries que l'on est parfois étouffé de trouver réunies. Avec tout cela, le pauvre livre canadien reste derrière le comptoir au haut des tablettes; trop heureux, l'auteur, s'il peut le repêcher après les naufrages si fréquents dans ce commerce généralement peu prospère.

Cependant, il est certain que le goût de notre littérature se développe; mais les auteurs sont obligés d'avoir recours aux souscriptions payées à l'avance, au colportage par les maisons, qui a bien aussi ses risques et ses ennuis. Pourquoi un ou plusieurs libraires ne se chargeraient-ils point, comme spécialité, de la publication et de la vente des livres canadiens? Mieux que cela: pourquoi ne s'entendraient-ils pas pour échanger entre eux les livres qu'ils publieraient et s'en tenir compte?

L'étranger qui parcourt le pays, et qui généralement se soucie peu d'acheter ici ce qu'il a vu traîner les quais à Paris, ne trouve presque jamais sur son chemin les livres du pays, beaucoup plus intéressants à un point de vue. Ils ne sont ni à bord des bateaux à vapeur, ni sur les convois de chemins de fer; et jusqu'à tout dernièrement on ne les trouvait que par hasard ailleurs que chez le libraire qui les a imprimés.

Si une telle entreprise, celle d'une librairie vraiment canadienne, avec des agences dans les principales villes de la Confédération, aux Etats-Unis, où il se trouve maintenant un si grand nombre de nos compatriotes, ne peut-être faite par un particulier, peut-être une société en commandite pourrait-elle la tenter.

Le plus entreprenant sous ce rapport de tous nos éditeurs, M. Desbarats, avait su se créer une clientèle aux Etats-Unis, et dans ce moment même, la maison Rolland vient d'établir des dépôts de livres canadiens à Paris. M. Santon en fait une spécialité, et la maison Thorin annonce aussi plusieurs ouvrages canadiens dans ses catalogues.

C'est là un commencement; mais il est certain qu'à mesure que les productions canadiennes, par leur mérite, attireront davantage l'attention de l'étranger, notre littérature pourra ajouter au marché restreint de notre pays ceux des autres nations.

En attendant, même pour faire quelque profit sur notre propre marché, il faut que nos écrivains se mêlent un peu eux-mêmes de leurs affaires, qu'ils ne laissent point, par une délicatesse exagérée, le tout au hasard, ou à la bienveillance spontanée du gouvernement et du public. Quelques-uns de nos auteurs se sont donnés la peine de faire annoncer leurs livres convenablement, de les faire exposer et mettre en vente; et ils s'en sont bien trouvés. Loin de jalouser leurs succès, nous devrions tâcher d'imiter leur activité et songer que pour l'écrivain comme pour tout le monde, il est vrai de dire: "*Aide toi, le ciel t'aidera.*"

Le discours de M. Chauveau termina la séance de l'avant-midi.

Les membres de la Convention, accompagnés des officiers de l'Institut, allèrent ensuite présenter leurs hommages à Son Excellence le Gouverneur-général et à Sa Grandeur l'Évêque d'Ottawa, sous le patronage desquels avait eu lieu l'ouverture de la fête.

La réception à *Rideau Hall* eut lieu avec cette cordialité et cette distinction qui caractérisent à un si haut point notre illustre et bien-aimé gouverneur. Écrivain distingué lui-même, lord Dufferin sut trouver de belles paroles pour manifester tout l'intérêt qu'il porte à la cause des lettres, et pour applaudir aux efforts que l'on fait pour conserver la langue française au Canada et pour créer une bonne et belle littérature indigène. Il n'a pas craint d'exprimer sa surprise que des gouverneurs anglais aient fait autrefois des tentatives pour faire disparaître une langue qui, plus que tout autre, a droit de cité dans ce

pays, puisqu'elle est celle de ses premiers habitants, langue que tant de génies et tous les hommes éminents de l'Europe s'honorent de parler. Aussi Son Excellence adressa-t-elle de très délicats compliments à l'honorable M. Chauveau qui avait revendiqué la veille en sa présence, l'usage de la langue française en termes si nobles, si frais et si justes.

Sa Grandeur Mgr. Duhamel fit ensuite un accueil non moins bienveillant aux membres de la Convention, à son palais épiscopal. Il exprima en termes bien sentis son dévouement aux lettres et à nos institutions littéraires, qu'il croit appelé à faire beaucoup pour l'éclat et la gloire de notre pays, et annonça que les travaux de la Convention l'avaient intéressé tellement qu'il se ferait un agréable devoir d'assister à la séance de l'après-midi.

La Convention reprit ses délibérations à deux heures, en présence d'un auditoire nombreux et sympathique. Le débat fut continué par M. J. A. Descares, secrétaire de l'Union Catholique de Montréal, qui s'exprima dans les termes suivants :

*Monsieur le Président,
Messieurs,*

En prenant la parole devant cet auditoire où je vois le premier pasteur de ce diocèse, des personnages occupant des positions élevées dans l'ordre religieux, dans l'ordre civil, des dames et des citoyens éclairés amis de leur pays et des lettres, je me sens saisi d'une émotion inaccoutumée. D'un côté, la solennité de cette démonstration, la renommée que vous possédez déjà; de l'autre, ma jeunesse, mon inexpérience dans l'art de la parole, la surprise de me voir tout à coup devant vous sans y avoir été préparé dès longtemps, me jettent dans une frayeur que je ne puis vaincre qu'à la pensée que vous voudrez bien montrer de la bienveillance à un jeune homme qui vient, de son côté, vous prouver, en prenant la parole devant vous, que la jeunesse n'est pas indifférente à vos travaux, et qu'elle est toute prête à seconder vos efforts pour faire progresser les lettres en ce pays.

Comptant donc sur votre indulgence, permettez-moi de vous soumettre les principaux moyens que je crois propres à développer la littérature nationale.

Lorsqu'on veut améliorer quelque terrain, il faut lui donner ce qui peut vraiment contribuer à son amélioration : il en est ainsi de l'intelligence humaine. Voulez-vous l'agrandir, l'ennoblir, la rapprocher

de l'Être Suprême dont elle est une étincelle? eh! bien, étudiez-là, cultivez-là, accordez-lui une nourriture intellectuelle dont elle puisse tirer une sève fortifiante; sachez distinguer entre ce qui peut lui faire du bien et ce qui peut lui faire tort; que des conseils amis vous aident dans ce grand travail; et bientôt, vous la verrez prendre son essor, comprendre la grandeur du vrai, la moralité du bon, et la sublimité du beau.

C'est ce résultat, messieurs, que vous cherchez en voulant développer l'intelligence humaine dans ses rapports avec notre patrie.

Si l'on veut, pour ce pays, une littérature qui puisse faire sa gloire, il faut l'appuyer sur une base solide; ce fondement inébranlable, c'est celui sur lequel se sont étayées toutes les grandes nations qui ont escaladé la montagne ardue sur le sommet de laquelle règne le dieu qui distribue le génie, le talent, la renommée et la gloire; c'est l'étude des anciens, l'étude de tous ces chefs-d'œuvre qui, en passant à travers les siècles, ont jeté leurs rayons lumineux dans le monde des intelligences. Il faut remonter à ces temps éloignés où l'art et la littérature n'étaient pas opposés, mais s'unissaient pour être l'expression du beau.

D'ailleurs, tout nous porte à recourir à ce moyen : la civilisation, pour ainsi parler, est le fruit des chefs-d'œuvre des anciens; les grands orateurs, les poètes dignes de ce nom se sont inspirés aux chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, et à ces livres divins que des hommes saints ont écrits sous l'inspiration de Dieu lui-même.

Il faudrait donc, dans ce pays, que tous ceux qui ont reçu une éducation classique et qui veulent se dévouer aux lettres, continuassent leurs études sur les anciens, et autant que possible dans les originaux grecs, latins et hébreux. Du grec et du latin est née notre langue : comment pourrions-nous nous vanter de la bien savoir si nous n'avons aucune connaissance de celles d'où elle tire son origine?

Pourquoi ne se formerait-il pas des sociétés dont le but serait l'étude des anciens, la recherche des beautés renfermées dans leurs écrits immortels? Sans doute, messieurs, les littératures anglaise, espagnole, allemande, française, sont bien riches; chacun le reconnaît; mais elles ne suffisent pas à elles seules pour donner une éducation littéraire capable de dispenser de celle des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Si nos littérateurs se forment sur les anciens, ils seront certains de marcher sûrement dans les voies nouvelles qui leur sont ouvertes aujourd'hui.

Voilà mon premier moyen.

Mais, messieurs, ce n'est pas tout d'avoir le désir et la volonté d'étudier, il faut de plus des livres, des modèles, des documents

pour soutenir ces études, les étendre, les appuyer de l'expérience du passé et des connaissances du présent : il faut donc des bibliothèques, mais des bibliothèques dignes de ce nom. N'est-il pas regrettable, messieurs, de voir de grandes villes, par exemple comme celle de Montréal, sans bibliothèque publique? C'est plus que regrettable! Hélas, la matière va-t-elle dominer l'intellect! L'on pense, cependant, à faire des chemins de fer, des routes, à creuser des canaux, à bâtir des hôtels somptueux, à prodiguer l'argent pour le confier à la matière; mais à l'esprit, on ne donne rien ou presque rien! Ah! on laisse l'intelligence faire son œuvre seule; on la laisse se meurtrir et se déchirer aux broussailles et aux épines qu'elle rencontre à chaque pas, abandonnée comme elle l'est dans son pénible chemin! Fait-on bien d'agir de la sorte? Tout homme, ami de la patrie et des lettres, sait ce qu'il doit répondre à cette question.

Est-ce que l'encouragement donné aux lettres ne pourrait pas être plus grand de la part de ceux qui possèdent la fortune? L'amour de l'argent doit-il régner seul! Mais faisons cesser nos plaintes; car une ère nouvelle va s'ouvrir pour la littérature en ce pays. Et pour conserver ce temps heureux, il faudrait commencer la fondation de bibliothèques publiques, et intéresser tout le pays à leur prospérité.

Il me semble que la chose irait à merveille. Pensez-vous que le patriotisme et l'amour de la renommée ne feraient pas délier les bourses? Aujourd'hui, les livres coûtent si peu; de plus, les gouvernements feraient leurs cadeaux; les corporations tiendraient à honneur de faire les leurs; les nations étrangères échangeraient des livres, des documents; un personnage distingué passant au Canada ferait preuve de sa générosité et de son amour des lettres en faisant don de quelques volumes, de quelques œuvres d'art. Et ainsi, messieurs, avec du temps et de la persévérance, le Canada posséderait des bibliothèques où ses enfants pourraient trouver de quoi augmenter leur science et échauffer leur patriotisme, ce qui les mettrait en état de produire ces chefs-d'œuvre qui font la gloire d'une nation en même temps qu'ils immortalisent leurs auteurs.

Tel est mon deuxième moyen.

Maintenant, messieurs, celui qui a beaucoup étudié aime, c'est naturel, à mettre au jour le fruit de ses études. Mais ce n'est pas tout de mettre des livres devant le public, il faut de plus que ces livres soient en tous points dignes du public et de la littérature. Il faut donc un tribunal, c'est-à-dire qu'il faut des juges dont la juridiction littéraire n'aura de limites que celles de leurs connaissances.

Je veux dire qu'il faut, dans notre pays, une critique impartiale, juste, éclairée,

sévère, mais bienveillante. La critique manque presque complètement au Canada; et, cependant, sans critique, il n'y a pas de littérature possible; car, comme les génies ne se rencontrent pas communément, toute œuvre littéraire, dans son enfance, a besoin d'être plus ou moins remaniée. Si un auteur, ne pouvant apercevoir les défauts de son œuvre, n'entend autour de lui que des louanges exagérées l'élevant jusqu'aux nués, le proclamant plus grand que quiconque a écrit avant lui dans ce même genre; ou si, pour quelques défauts qu'un sage conseil ferait de suite disparaître, un auteur se voit pris à partie, ridiculisé, bafoué, traité d'imbécile; dans le premier cas, cet auteur écrira, mais il écrira de pis en pis, ses ouvrages ne verront le jour que pour mourir; dans le second cas, l'auteur le plus savant, brisant sa plume, s'écriera: "Si mon pays, pour récompense de mes études, n'a que du ridicule à jeter sur moi, il n'est pas digne que je travaille pour lui." Et un génie sera peut-être perdu pour les lettres et pour le pays.

Mais comment peut se faire la critique telle que je la voudrais? Il faudrait un journal indépendant sous tous les rapports, rédigé par des hommes parfaitement indépendants, capables de donner à chacun ce qu'il mérite; rédigé par des hommes compétents, reprenant sévèrement mais charitablement, louangeant aussi mais selon le mérite et avec justesse. Et, s'il n'y a pas moyen d'avoir un journal exclusivement littéraire, au moins que la critique se fasse dans les journaux en vogue; mais si l'on veut qu'elle soit efficace, qu'elle soit exempte de cet esprit de parti qui voit tout noir d'un côté et tout blanc de l'autre.

Que l'on parvienne à avoir une bonne critique, et la littérature française au Canada sera sauvée.

C'est là mon troisième moyen.

Il m'en reste un quatrième sur lequel, messieurs, j'attire votre attention. Il peut paraître un peu intéressé de ma part; cependant, je vous le soumets, croyant, en agissant de la sorte, travailler au bien de la littérature.

Pourquoi les dames, possédant le don de l'éducation et de la fortune, et amies de leur patrie, n'ouvriraient-elles pas, imitant en cela des dames illustres des autres pays, n'ouvriraient-elles pas, dis-je, leur salon aux hommes instruits dont le goût est déjà formé, et à la jeunesse respectueuse et studieuse?

Nous aurions alors, comme en France, comme ailleurs, ce que l'on appelle des salons littéraires.

La dame de la maison serait, de droit, l'aimable présidente de ces réunions. L'on y verrait des dames, des demoiselles, des hommes de tous les âges, de tous les partis, de toutes les spécialités. Vous voyez déjà le résultat de ces soirées! L'émulation naît

de suite, les travaux sont communiqués, des conseils sont donnés, les timides sont encouragés, ceux qui font bien continuent avec assurance, les jeunes gens se font connaître dans la société, leur avancement est plus rapide, et leurs talents, mieux dirigés, deviennent plus efficaces, récompensés qu'ils le sont par l'encouragement qu'ils reçoivent.

La dame qui, la première, ouvrirait de telles soirées, verrait la renommée s'attacher à son nom, et tout en gagnant l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens, elle travaillerait à l'avancement des lettres et à la gloire de la patrie.

Je me bornerai, messieurs, à ne vous indiquer que ces quatre moyens que je considère comme capables de contribuer puissamment au développement de la littérature en ce pays. Sans doute qu'il y en a encore bien d'autres, mais je me borne à ces principaux qui sont : 1o. l'étude des anciens ; 2o. la formation de bibliothèques publiques ; 3o. la critique littéraire faite dans un ou plusieurs journaux ; 4o. l'ouverture de salons littéraires.

Si, messieurs, ces moyens sont mis à exécution, notre littérature prendra l'importance de plus en plus ; elle finira par intéresser toutes les classes de la société ; le goût se formera, le niveau intellectuel s'élèvera ; la nation deviendra susceptible de ces enthousiasmes littéraires comme en ont vus l'Italie et la France ! et alors, le nom du Canada deviendra illustre et respecté ; il sera en Amérique ce qu'est la France en Europe.

Et c'est vous, messieurs, qui aurez contribué pour une large part à cette gloire de notre pays en cherchant comme vous le faites à développer la littérature nationale, et à faire connaître au monde tout ce qu'il y a de noble, de bon, de beau et de grand dans notre chère et bien-aimée patrie.

Calendrier Historique.

AVRIL.

(Suite.)

- 12—Vendredi—St. Epiphane—Œuvre de la Propagation de la Foi, établie à Montréal en 1838.
 13—Samedi—St. Herménégilde—Fondation de l'Hôpital Général de Montréal (Frères Charon), en 1694.
 14—Dimanche—RAMEAUX.—Mad. D'Youville continue l'établissement des Frères Charon, en 1747.
 15—Lundi—St. Ezéchiél—Mort du Tasse, à Rome, en 1595.
 16—Mardi—St. Optat—Mort de Mgr. Lartigue, 1er évêque de Montréal, en 1840.
 17—Mercredi—St. Tiburce—Mort de Franklin, en 1791.
 18—Jeudi—JEUDI SAINT.—Fondation de l'Eglise de St. Pierre de Rome, en 1506.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 11 Avril 1878.

Heureux Resultat.

Notre appel du 28 mars dernier à en pour effet de nous faire toucher une somme comparativement élevée d'abonnements payés à l'avance, ainsi que les arrérages.

Nous espérons que d'autres abonnés suivront cet exemple d'ici au 1er mai prochain, car après cette date l'abonnement sera de \$3 par année pour tous ceux qui n'auront point alors payé d'avance, suivant les conditions exprimées en tête du *Foyer Domestique*.

Nous prions nos Agents de vouloir bien nous adresser de suite ce qu'ils peuvent avoir en mains, en faisant enregistrer leurs lettres, pour plus de sûreté.

Améliorations.

Grâces au concours dévoué d'un nombreux cercle d'amis d'Ottawa, le *Foyer Domestique* devra bientôt subir certaines modifications qui le rendront d'un intérêt plus général, tant par sa rédaction que par les avantages qu'il offrira à l'industrie et au commerce, sans cependant rien altérer dans la partie consacrée à la lecture.

Nous reviendrons sur le sujet.

Avis essentiel.

Plusieurs abonnés se plaignent de la perte assez fréquente de lettres d'argent non enregistrées. Nous regrettons qu'il en soit ainsi ; et nous n'y pouvons rien. Sous ces circonstances, nous prions instamment ceux qui nous adresse de l'argent de bien vouloir faire enregistrer les lettres qu'ils nous destinent.

O'Donoghue.

L'exilé du nord-ouest, O'Donoghue, vient de mourir de consommation, à l'Hôpital St. Joseph, à St. Paul de Minnesota, le 26 mars dernier.

Mgr. Conroy.

D'après une rumeur, on dit que sa Sainteté Léon XIII aurait choisi un remplaçant à Son Excellence Mgr. Conroy, au siège épiscopal d'Ardagh, Irlande, et que Son Excellence serait continué dans sa position de Délégué Apostolique en Amérique.

Faillite.

La maison Willis Perceval et Cie., à Londres, vient d'être déclarée en faillite. L'émotion produite dans la cité par la suspension des paiements de cette maison ne s'est pas encore calmée. Il ne s'agit pas, en effet, de la faillite d'une maison de banque ordinaire, ou même d'un établissement de crédit proprement dit. La maison Willis Perceval et Cie. faisait partie du Clearing-House, qui se compose, comme on sait, de la Banque d'Angleterre, de dix grandes Sociétés par actions à responsabilité limitée et de quatorze maisons de banque particulière,—soit, en tout, vingt-cinq Sociétés. Sa chute porte atteinte à l'institution elle-même du Clearing-House, qui jusqu'à présent, avait été regardée comme l'expression la plus haute du crédit anglais. L'établissement de MM. Willis Perceval et Cie. existait déjà, à Londres, avant 1770; il avait donc traversé les crises financières et politiques les plus graves de ces cent dernières années. Les associés de la maison Willis Perceval et Cie. étaient MM. Henry Willis, Samuel Lith Tomkins, Henry Willis, junior.

La Culture du Blé.

Un Cultivateur adresse au *Franco-Canadien* les quelques lignes qui suivent, à propos de la culture du blé.

M. le Rédacteur,

Veillez me permettre l'usage de vos colonnes pour donner à mes confrères les cultivateurs un conseil que je crois important.

Comme les semences, cette année, se feront plus tôt que les années précédentes, je pense qu'il serait de l'intérêt des cultivateurs de semer autant de blé que possible. Le climat favorise certainement l'exécution de cette idée, et les cultivateurs ne manqueraient pas d'avoir une récolte abondante qu'ils vendront à des prix élevés.

UN CULTIVATEUR.

Dernières Nouvelles.

La guerre n'est pas encore déclarée en Europe. Les indices sont même à la paix.

La Russie n'ayant pu induire l'Autriche à se joindre avec elle, paraît maintenant disposée à faire les concessions demandées par l'Angleterre. Il y a tout l'air qu'on ne se battra pas.

L'Ours du Nord a entendu gronder le Lion anglais,—dit le *Progrès*,—il n'osera pas lui faire face.

Les négociations se poursuivent.

Apprenti Imprimeur demandé.

Un apprenti imprimeur, ayant une couple d'années d'expérience, trouverait de l'emploi en s'adressant au bureau du *Foyer Domestique*.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.**Mr. L. P. Turcotte.**

C'est avec un pénible sentiment de douleur que nous enregistrons aujourd'hui la mort de M. Louis P. Turcotte, assistant-bibliothécaire de l'Assemblée Législative.

M. Turcotte a succombé jeudi après-midi, à cinq heures, à une attaque de paralysie.

Le défunt était avantagement connu dans tous nos cercles littéraires. Ses estimables qualités personnelles lui avaient acquis en outre l'estime d'un nombre considérable d'amis.

M. Turcotte avait été élu cette année président de l'Institut Canadien. Les membres de ce corps n'oublieront jamais le zèle et l'ardeur déployés par leur président pour faire prospérer l'Institut. Il y a quelques semaines à peine, M. Turcotte avait entrepris la tâche délicate et difficile de réunir des souscriptions d'un montant assez considérable pour doter l'Institut-Canadien de Québec d'un édifice. Il avait déjà recueilli à cet effet trois à quatre mille piastres de souscriptions et tout faisait espérer que le but qu'il se proposait serait bientôt atteint, lorsque la mort est venue l'interrompre dans son œuvre de dévouement.

Cette perte est très sensible pour l'Institut-Canadien. Nous perdons dans la personne de M. Turcotte, non seulement un membre d'une activité prodigieuse et d'un zèle infatigable, mais aussi un littérateur distingué.

M. Turcotte est aussi l'auteur d'un ouvrage très-remarquable: *l'Histoire du Canada sous l'Union*.

M. Turcotte est décédé à l'âge de 35 ans.—(Le *Nouvelliste* de Québec.)